

FRANCIS TÉNÉ K.

LE PRIX DE LA PASSION

*Devenir cinéaste dans un pays
où l'art n'a pas d'issue*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539542

Dépôt légal : octobre 2026

Sommaire

Préface du Dr Longin Colbert Eloundou 5

Préface de Djyo Pezitt Éric Winston..... 7

Acte I. L'appel 11

1. L'enfant et l'appel de l'image 13

2. Le choix contre tous – 2002..... 17

3. Le départ 24

4. Le cinéma que j'imaginais 29

5. Apprendre sans école 33

6. Mes péripéties 36

Acte II. L'illusion 39

7. Aimer un cinéaste..... 41

8. Comment financer mes projets 42

9. La chute 44

10. La route que je n'aurais jamais dû prendre 50

11. Mon premier film 54

12. Quand la fiction trouble le réel..... 56

13. Les lumières d'un autre âge..... 61

Acte III. La construction 65

14. Créer ma société de production 67

15. L'ère du streaming et les nouvelles illusions..... 70

16. Le versant de la profession 73

17. Les premiers petits succès invisibles 77

18. L'amour, l'ambition et la fracture 80

19. Comprendre le système, le bureau climatisé 82

20. Le fantôme de mes débuts 89

Acte IV. Le combat 93

21. Marcher pour ne pas tomber	95
22. La folie nécessaire	98
23. L'erreur à ne jamais commettre.....	100
24. Le jour où j'ai failli tout abandonner	102
25. Les succès invisibles.....	106
26. La situation sociale autour des artistes camerounais	107
27. Les victoires, même petites	109
28. Sous les lumières, les ombres.....	116
29. Interlude	118

Acte V. Héritage..... 121

30. Héritage et transmission.....	123
31. Le Cameroun un studio de cinéma à ciel ouvert	126
32. Ce que le cinéma m'a pris et appris.....	129
33. Le jour où j'ai dit « Ça suffit »	132
34. Si j'étais président.....	134
35. Lettre ouverte aux jeunes artistes africains.....	138
36. Manifeste – L'artiste dans la tempête.....	140
37. Témoignages – Regards croisés	143

Conclusion	147
------------------	-----

Références et sources.....	149
----------------------------	-----

Préface

J'aime à le dire dans la plupart de mes textes sur la politique culturelle de l'État du Cameroun, comme je l'ai fait de nouveau dans un travail intitulé *Géopolitique de la stratégie culturelle de la CEEAC en 2025* : « La naissance d'un État culturel optimisé a été avortée au Cameroun en 2014. Un leadership relatif à la stratégie culturelle de la CEAC a été assumé par Yaoundé de 2012 à 2014, puis une occasion volontairement manquée a plombé la démarche diplomatique de consécration de Yaoundé comme ville culturelle à l'optimum. Contrairement à l'État culturel mozambicain, qui a porté l'Observatory of Cultural Policies in Africa (en consacrant Maputo), l'État culturel camerounais ne s'est pas activé. »

Il fut premièrement avorté après 1966, où d'autres nations dites nègres prirent les devants de la scène internationale. Il fut de nouveau avorté en 1991 et 1992 après les états généraux de la culture. Qu'en a-t-on fait ? Il a été avorté plus récemment en 2014. C'est sur ce postulat : heureux d'une part, car il aura forgé la force du cinéaste, qui a lutté contre vents et marées afin d'exister, comme des dizaines d'autres ; malheureux d'autre part, car il aura alors empêché le cinéaste de se transfigurer mais aucunement de se réaliser. C'est sur ce postulat que repose le titre même de ce livre autobiographique de Francis Téné K. : comment devenir cinéaste dans un pays où l'art n'a pas d'issue ?

À travers un style à mi-parcours entre littérature et cinématographie, mimant volontairement l'écriture scénaristique, Francis Téné K. n'hésite pas à dévoiler les couleurs de son âme. Il évoque avec courage : 1) l'appel (l'enfance et la vocation de cinéaste, le jeune âge adulte et le choix contre tous, la naissance de son monde imaginaire, l'apprentissage formel du cinéma et les premiers pas de passionné) ; 2) l'illusion (les amours de cinéaste, la bataille du financement des projets, un échec cuisant dénommé « le chemin que je n'aurais pas dû prendre », le premier film et les péripéties sous haute tension ou en eau trouble) ; 3) la construction ou la première maturité (la manière dont il a été mentoré, la création de sa première société, les illusions liées aux plateformes de diffusion en ligne, l'ambition faisant face au système et la folie nécessaire afin de marcher pour ne juste pas s'arrêter – d'avancer ? en si bon chemin ?) ; 4) son combat (les visages hideux de la profession, le jour où il a failli tout abandonner, les succès invisibles et le statut

mitigé de l'artiste au Cameroun) et, ainsi qu'il le nomme lui-même ; 5) son héritage (le paradoxe du Cameroun comme studio à ciel ouvert face au peu d'engouement de part et d'autre, les leçons que dispense le cinéma – du moins celles qu'il a apprises –, une lettre ouverte de son cœur aux jeunes artistes africains, son utopie rappelant la chanson populaire – « Si j'étais président » –, son mani-feste – « l'artiste dans la tempête »), etc.

Et, visiblement, dans les mondes de la culture au Cameroun, tout est tempête. Tout est vents violents. Tout est bourrasques en plein visage. Comment avance-t-on quand on est homme de culture et qu'on ne veut vivre que de culture ? Cette question, le cinéaste Francis Téné K. se la pose à sa manière. Alors, à nos concitoyens, à nos éducateurs, à nos décideurs, posons-la de nouveau. Quand répondrons-nous ensemble à cette question ? Et quelle sera la réponse ? La réponse du cinéaste Francis Téné K. La réponse de son humble préfacier Longin Colbert Eloundou. La réponse de tous les citoyens et décideurs, à quelque échelle que ce soit. Quelle société voulons-nous pour notre cinéma et quel cinéma voulons-nous pour notre société ? C'est la grande question : la question « existentielle » camerounaise !

Ce sont là quelques-uns des mots du cinéaste. Ils parlent. Ils disent sa rage. Ils disent sa douleur. Le flot est presque ininterrompu. Ils disent. Ils parlent. Ils montrent. Ce sont des images. De moi. De vous. De nous. Notre Cameroun. Une fierté ? À chacun sa réponse.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que cette réponse soit honnête et à ajouter ceci : bonne lecture à tous. Refaites... que dis-je ?... refaisons avec Francis Téné K. son parcours sinueux et cahoteux. Ce n'est point l'homme qui fut sinueux. Il ne nous apparaît pas sous les traits du fourbe. Au bout de la route (celle de cette autobiographie), daignez maintenant répondre pour vous-mêmes et votre progéniture, déjà présente dans votre vie ou à venir, à la question « existentielle » camerounaise. Quelle société voulons-nous pour notre culture et quelle culture voulons-nous pour notre société ? À Francis Téné, disons le refrain : la route n'est pas achevée, c'est un bilan à mi-parcours et souhaitons-lui le meilleur pour l'avenir. Non. Faisons mieux. Construisons avec lui un avenir radieux, fait de cinéma et de citoyenneté partagée. Une citoyenneté éminemment culturelle !

Dr Longin Colbert ELOUNDOU
Sémioticien, straté-giste et un peu cinéaste dans l'âme

Préface

Certaines trajectoires ne s'écrivent pas pour être admirées, mais pour être comprises. L'autobiographie de Francis Téné K. appartient à cette catégorie d'œuvres rares qui dévoilent, sans détour ni embellissement, ce que signifie réellement devenir cinéaste dans un environnement où la passion doit souvent remplacer les structures et où le rêve se paie au prix fort.

En parcourant ces pages, j'ai eu l'impression troublante de lire non seulement l'histoire d'un homme, mais celle d'une génération entière de créateurs autodidactes. Comme l'auteur, je suis de ceux qui ont appris le cinéma en dehors des écoles, dans l'observation, l'expérience, les erreurs et la persévérance. Ses premières rencontres avec l'image, ses apprentissages improvisés sur les plateaux, ses combats pour financer ses projets, ses désillusions face aux réalités du système culturel, tout cela résonne profondément avec mon propre parcours.

Dès les premiers chapitres, l'auteur nous entraîne dans l'appel irrésistible de l'image : les petites salles improvisées, la fascination pour la fiction, les premiers castings, puis le choix difficile contre l'avis familial. Cette entrée en matière n'est pas seulement nostalgique ; elle révèle déjà le prix à payer pour suivre une vocation artistique dans un contexte où l'art est perçu comme une aventure incertaine. Le départ du domicile familial, l'apprentissage sans école, les premières expériences professionnelles parfois chaotiques composent les fondations d'un récit d'une sincérité désarmante.

Mais ce livre va plus loin qu'un simple témoignage. À travers ses actes successifs, Francis Téné K. expose les illusions, les chutes, les combats invisibles et les victoires silencieuses qui jalonnent le parcours d'un cinéaste indépendant. Il évoque sans détour les projets avortés, les financements fragiles, les promesses non tenues, les rivalités, les incompréhensions et, surtout, les failles structurelles qui freinent l'émergence d'une véritable industrie cinématographique au Cameroun. Ce regard lucide n'est ni amer ni accusateur ; il est celui d'un artiste qui refuse de se taire face aux réalités qu'il a vécues.

Ce qui rend cette autobiographie particulièrement singulière, c'est également sa forme. Certaines séquences se lisent comme des scènes de film, avec dialogues, tensions et rythme

dramatique. D'autres prennent la forme d'interludes analytiques, de réflexions sur l'état du cinéma africain, ou encore de confidences personnelles. Ce mélange entre écriture scénaristique et récit autobiographique confère à l'œuvre une dimension immersive qui rapproche le lecteur de l'expérience vécue.

À travers ce parcours, une idée forte traverse l'ensemble du livre : le cinéma camerounais possède des talents, des histoires, des décors, mais manque encore de structures solides pour transformer cette richesse en véritable industrie. L'auteur ne se contente pas de constater ; il propose, interpelle, questionne. Son témoignage devient alors un appel à la responsabilité collective : celle des artistes, des institutions, des décideurs culturels et des générations à venir.

En tant que scénariste autodidacte, je me reconnais dans cette volonté de bâtir un cinéma plus exigeant, plus structuré, plus fidèle à nos réalités. Nous partageons cette conviction que le cinéma n'est pas seulement un divertissement, mais une mémoire, une voix, un outil de transformation sociale. Nous partageons aussi cette certitude que malgré les obstacles, il faut continuer à créer, à raconter, à transmettre.

Le prix de la passion n'est donc pas uniquement l'histoire d'un cinéaste. C'est le récit d'une résistance. La résistance d'un homme face aux limites économiques, aux fragilités institutionnelles, aux sacrifices personnels et aux doutes intimes. C'est aussi un acte de transmission adressé aux jeunes créateurs africains qui s'engagent sur cette voie sans toujours mesurer les exigences qu'elle impose.

Je souhaite que ce livre soit lu comme un miroir pour les artistes, un signal pour les décideurs et une source d'encouragement pour ceux qui hésitent encore à suivre leur vocation. Car derrière chaque page se dessine une vérité simple : le cinéma camerounais ne se construira pas sans sacrifices, mais il ne se construira pas non plus sans des hommes et des femmes capables de payer le prix de leur passion. Et Francis Téné K., à travers ce témoignage courageux, nous rappelle que ce prix, aussi élevé soit-il, peut devenir le socle d'un héritage. Celui d'un cinéma camerounais plus conscient, plus libre et résolument tourné vers l'avenir.

Djyo Pezitt Éric WINSTON

Professeur de lycée et auteur, scénariste camerounais

*À ma famille, à tous les cinéastes camerounais,
à tous les cinéastes du monde et à ceux qui croient
que nos histoires méritent d'être racontées.*

Ce livre n'est ni un règlement de comptes, ni un récit de réussite exemplaire. Il est le témoignage d'un parcours vécu de l'intérieur, celui d'un cinéaste africain qui a choisi de rester fidèle à sa passion. J'ai écrit ce livre pour raconter ce que l'on ne montre jamais : le prix humain, affectif, financier et moral de la création cinématographique. Dans un contexte où la passion sert trop souvent de substitut aux politiques culturelles.

Ce récit est autobiographique, mais il dépasse ma seule histoire. À travers mon parcours d'acteur, d'auteur-réalisateur, producteur, distributeur et de promoteur de festivals, j'ai voulu poser un regard lucide sur l'état du cinéma camerounais et, plus largement, africain. Un cinéma riche de talents, de décors, de volonté humaine, mais encore fragile face aux réalités économiques, structurelles, juridiques et institutionnelles.

La forme du livre est volontairement hybride. Certaines parties sont écrites comme des scènes de scénario cinématographique, d'autres comme des interludes analytiques ou poétiques. Ce choix répond à une exigence éthique et pédagogique. Respectant la nature du cinéma tout en offrant au lecteur une expérience immersive.

Ce livre s'adresse d'abord aux jeunes créateurs, cinéastes qui s'apprêtent à emprunter ce chemin sans toujours en connaître les risques. Il s'adresse également aux décideurs culturels, aux institutions, aux partenaires internationaux et à tous ceux qui s'interrogent sur la place réelle de la culture et du cinéma dans nos sociétés. Je n'ai pas écrit pour séduire, mais pour transmettre et témoigner.

Si ce livre peut éviter à un seul jeune créateur de tomber dans les mêmes pièges, s'il peut ouvrir un débat, provoquer une prise de conscience ou simplement dire à quelqu'un : « Tu n'es pas seul », alors il aura rempli sa mission.

Acte I

L'appel

*« Celui qui plante son rêve
dans la réalité doit l'arroser de patience
afin que fleurisse son destin. »*

1. L'enfant et l'appel de l'image

Je ne me souviens pas du jour exact où le cinéma est entré dans ma vie. Je sais seulement qu'il était déjà là, bien avant que je sois capable de lui donner un nom.

Je suis né entre deux mondes, les hauts plateaux de l'Ouest camerounais et la ville de Yaoundé. J'ai grandi avec cette sensation étrange d'être différent, jamais totalement d'ici, jamais tout à fait d'ailleurs. J'observais le monde avec une attention presque silencieuse. J'écoutais les silences, je transformais le réel en histoires que je gardais pour moi, sans savoir qu'un jour, j'aurais besoin de les cadrer pour enfin les comprendre.

Avant le cinéma, il y a eu la musique.

Avant la caméra, il y a eu le théâtre.

Ces arts ont été mes premiers refuges, mes premières échappatoires, les prémices d'un langage que je ne maîtrisais pas encore mais qui déjà me façonnait.

Nous sommes en l'an 2000. J'ai seize ans, et je suis déjà prisonnier du cinéma. Pas prisonnier des plateaux de tournage, ni des caméras, encore moins des écoles prestigieuses. Non. Prisonnier des petites salles obscures de mon quartier.

On les appelait des ciné-clubs.

En vérité, ce n'étaient que de simples pièces étroites, à peine quatre mètres carrés improvisés, presque clandestines. Des lieux saturés d'une chaleur humaine épaisse, où les odeurs corporelles semblaient incrustées dans les murs.

Et pourtant, rien – absolument rien – ne pouvait nous empêcher d'y entrer pour regarder un film. À l'intérieur, une télévision à tube cathodique de vingt-deux pouces, posée sur une table bancale, un magnétoscope fatigué et une cassette usée par trop de passages. Parfois, la projection s'interrompait brusquement. Il fallait alors sortir la bande, la nettoyer avec patience, presque avec respect, avant de pouvoir relancer l'histoire.

Mais pour nous, le jeu en valait toujours la chandelle. Car dès que la lumière s'éteignait, quelque chose de magique se produisait : nous cessions d'être là. Nous devenions ailleurs. Nous touchions du regard ces salles de cinéma modernes que nous ne connaissions qu'à travers les films eux-mêmes. C'était notre luxe. Notre illusion. Notre liberté.

Très tôt, je suis devenu l'un des clients les plus fidèles de ces cinémas de fortune. L'argent destiné à ma cantine scolaire finissait presque toujours dans les poches des responsables de ces lieux, que l'on appelait les Katikas.

Le prix d'une séance ? Cent francs CFA. À peine seize centimes d'euro.

Cent francs pour un film.

Cent francs pour rêver.

Cent francs pour les premières diffusions, que nous appelions, avec une fierté presque solennelle, des « avant-premières », même si, au fond, aucun de nous ne savait réellement ce que cela signifiait.

Il nous arrivait de sécher les cours pour nous retrouver là, dans ces salles obscures, loin des tableaux noirs et des cahiers. La magie de la fiction était plus forte que les livres, plus forte que la peur des sanctions qui planaient sur nos têtes comme une épée de Damoclès, plus forte même que la raison.

Et comme nous n'avions presque jamais assez d'argent, il nous arrivait de tricher. Un seul ticket pouvait nous ouvrir les portes de plusieurs films successifs. Parfois, à la fin d'une projection, nous nous dissimulions entre les sièges, retenant notre souffle jusqu'à ce que la salle se vide, pour mieux renaître dans la séance suivante.

Et si, par malchance, nous étions démasqués par le propriétaire ou trahis par un tiers, nous négocions notre salut à coups de balai et de chiffons. Nettoyer cette salle bancale devenait alors notre monnaie d'échange. À cette époque, j'aurais tout donné pour être l'ami du Katika.

Tout passait à l'écran, absolument tout : des films d'action américains, des drames, des westerns, des productions nigériennes, indiennes... et parfois même des films interdits aux mineurs. Rien n'était réellement prohibé – sauf d'être vu. Car lorsque la police débarquait, ce n'était pas tant pour fermer ces lieux que pour s'assurer qu'aucun mineur ne s'y cachait. Et nous, dans nos uniformes scolaires, étions des proies faciles. Pris dans leurs filets, il ne nous restait souvent qu'une solution : corrompre pour éviter l'humiliation d'une arrestation.

Mon ami Anatole en fit les frais. Ce fut un véritable cauchemar pour lui. Il fut même temporairement exclu de notre établissement pour récidive. Mais rien – ni la peur, ni la honte, ni les sanctions – ne suffisait à nous éloigner de ces salles obscures.

Le cinéma américain, surtout, y régnait en maître. Et c'est là, dans ces lieux de fortune, qu'est né notre amour inconditionnel

pour le septième art – un amour encore naïf, qui ne demandait pas à être compris, seulement à être vécu. À cet âge-là, j'ignorais que le cinéma pouvait être un métier. Je savais seulement qu'il était devenu un refuge.

Une brume matinale recouvre les collines de Yaoundé. Je me tiens là, silencieux, contemplant le paysage. Le regard perdu à l'horizon, je cherche à comprendre quelque chose que le monde ne m'a pas encore révélé. Je viens d'un endroit où l'on apprend d'abord à survivre avant de rêver. Avec Anatole, mon ami d'enfance, nous avons créé un groupe de rap : MAH. La musique est notre langage secret. Notre exutoire. Notre manière de dire au monde qui nous étions.

Nous écrivons, répétons et improvisons dans le petit salon de coiffure du frère aîné d'Anatole. Une radiocassette suffit à faire naître notre univers. Sur les trottoirs, dans les ruelles que nous connaissons par cœur, nous faisons résonner nos rythmes. Nous sommes fiers de notre art, même s'il n'existe encore qu'à l'état brut, dans l'écho de nos voix et dans les regards complices de nos amis.

Puis un jour, dans la cour du collège, un attroupement inhabituel attire mon attention. Des voix excitées, des murmures. Et au centre, une caméra, posée sur un trépied. Un nom circule. Celui d'un producteur-réalisateur reconnu dans la ville : Pierre Abah.

Anatole et moi, vêtus de nos sweats trop grands et de nos baskets usées, ralentissons le pas. Nous observons. Je ne suis pas venu pour ça. Je ne suis pas attendu. Et pourtant... quelque chose me retient. Une force silencieuse, presque mystique. J'hésite, puis, contre toute logique, j'avance.

La salle de casting est froide et silencieuse. La caméra fixe l'espace avec une immobilité presque intimidante. Un camarade se tient face à elle, visiblement submergé par le trac.

Moi, je l'observe. Et, étrangement, tout cela me paraît simple. Alors, sans trop réfléchir, je pose une question.

FRANCIS

– Je peux essayer ?

Silence total

L'un des responsables du casting me regarde curieusement. Il me dit :

RESPONSABLE CASTING

– Pourquoi pas ?

Je n'ai ni texte, ni méthode. Seulement quelques notions acquises lors de mon bref passage dans la troupe théâtrale de la paroisse de mon quartier. Je me souviens aussi du monologue de mon acteur préféré, Samuel L. Jackson, dans le rôle de Carl Lee Hailey dans le film *Le Droit de tuer*. Et de la manière dont Anatole et moi avons appris à raconter nos histoires avec des mots et des rythmes. Instinctivement, je laisse mes émotions s'exprimer. Le temps semble se suspendre. Un regard échangé entre les membres de l'équipe suffit à marquer l'instant.

Puis j'entends :

— Action.

Je prends une inspiration, puis :

FRANCIS

— Je me tiens ici devant vous, avec le poids de ce que j'ai vu, de ce que j'ai vécu, et de ce que mon cœur ne pourra jamais oublier. Vous pouvez parler de lois, de peines, de système... mais vous ne pouvez pas parler de ce que j'ai vu ce jour-là. Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est pour un père de regarder sa fille, sa petite fille, celle qu'il a bercée, embrassée, celle qu'il a vue rire et chanter... La voir revenir brisée, silencieuse, sans voix. Vous ne pouvez pas imaginer, parce que tant que vous ne l'avez pas vécu, vous ne savez rien.

RESPONSABLE CASTING

— Coupez !

Puis tout redevient normal. Mais quelque chose à l'intérieur de moi a changé.

Quelques jours plus tard, le téléphone sonne :

— Tu es retenu !

Une joie indescriptible m'envahit. C'était comme si je célébrais mon anniversaire et que, dans le même instant, l'univers entier venait de m'offrir un nouveau souffle.

À cet instant précis, quelque chose se déplace en moi. Je viens de franchir un seuil irréversible. Ma première rencontre avec la caméra n'est pas un simple événement. C'est une révélation. Désormais, pour moi, le monde ne se regarde plus de la même manière. Il se cadre.

Et avec lui, ma trajectoire artistique vient de basculer. Le théâtre, la musique et le rap ne me suffisent plus. Il me faut dorénavant comprendre l'art dans une nouvelle langue.

Mon premier jour sur un plateau de tournage reste gravé dans ma mémoire : le clap, les projecteurs, le silence avant l'action, et cette sensation vertigineuse que le monde disparaît pour ne laisser que l'objectif. Je compris très vite que je ne voulais pas seulement jouer. Je voulais tout savoir. Comment se créer une image. Comment chaque geste, chaque lumière, chaque plan raconte une histoire. À la fin de la journée, je ne rentrais pas avec les autres. Je restais à observer. Je posais des questions. J'écoutais. Je cherchais à comprendre ce qui se passait réellement derrière l'image.

Ce jour-là, je ne tournais pas seulement dans un film. J'avais compris que je ne pourrais plus jamais regarder le réel sans tenter de lui donner un sens visuel. Mon premier grand amour pour un art venait de naître. Irrésistible. Irréversible. Et, sans le savoir, le gamin qui rêvait en rimes avec ses amis dans les rues de Bamendjou et de Yaoundé venait de trouver une nouvelle manière de raconter le monde.